

Les chansons de nos pères : à mes lunettes

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES CHANSONS DE NOS PÈRES

A mes lunettes.

C'est à vous, tristes lunettes,
Que j'adresse ma chanson :
La leçon que vous me faites
Vient réveiller ma raison.
Sur mon nez, quand je vous porte,
Je sens mon cœur affligé.
C'est l'écrêteau sur ma porte
Qui m'annonce mon congé.

A l'aspect de cette affiche
Adieu l'empire amoureux ;
A grands pas l'amour dénie
Avec les ris et les jeux.
Bacchus, aux vieillards propice,
Calme, il est vrai, leurs ennuis ;
Mais c'est vivre avec le suisse
Quand les maîtres sont partis.

Amour, qui rends la jeunesse
Toujours heureuse avec toi,
Pour consoler la vieillesse
Que ne portes-tu la loi
Qu'un officier honoraire
A titre de vieux acteur,
Aura le droit à Cythère
De siéger comme amateur.

« Pour les porteurs de lunettes
Répond l'Amour en courroux,
» Les Grâces ne sont point faites ;
» De mes droits je suis jaloux :
» Tout galant à barbe grise
» N'est plus qu'un vieux braconnier
» Qui n'est bon sous la remise
» Qu'à rabattre le gibier. »

Envoi (à un vieux militaire).

Toi, qui par ton caractère
Ta douceur et ton esprit,
A tout le monde sait plaire,
Sans humeur lis cet écrit.
En amour comme en morale
Il faut prendre son parti,
Le temps bat la générale
Tout marche et passe avec lui.

(Communiqué par Pierre d'Antan.)

La bonne mesure. — Les pompiers de ...
étaient en exercice. Oh ! il y a longtemps de ça.
Ils essayaient une pompe nouvelle que venait
de leur accorder généreusement le Conseil gé-
néral. Le feu n'avait qu'à se bien tenir.

La Municipalité, en corps, et toute la popula-
tion du village assistaient à l'essai.

— Attention ! crie le commandant. A la
pompe !... Pompez !... six coups !

Les hommes exécutent la manœuvre et, dans
leur ardeur, dépassent d'un « coup » le chiffre
indiqué.

— Tonnerre de tonnerre ! Etes-vous sourds ?
Je vous ai commandé : « Pompez... six coups ! »
et vous en pompez sept ! Attention ! Garde à
vous, fixe !... A la pompe !... Ça y est ?... Dépom-
pez-moi le septième coup !

ON CRANO FREMADZO

ABRAM à Bouplliat était un compagnon que
n'avait pu dire ne dâi gâpion, ne dâi pro-
tuteur, ne dâi bregand. Rein ne l'èpouâi-
rive vo dio, et vo meinto pas, hormi la leinga de
sa fenna, l'Abranetta Bouplliat. Faut bin vo
dere que po bin peindyâ, l'ètai onna tota bin
peindyâ. Breinnâve de ti lè côté quemet on fou
d'outse. Je pouâve cassâ la tita à son homme on
rido momeint, que stisse ein ètai vegnâi quasu
tot soriaud. Devessâi lire 'na leinga de tserpin ;
dein ti lè casse, l'ètai rasserya âo tot fin.

Vaité dan on deçando que noutron pouôro
Abram mode po lo capitâla po alla veindre on
par de fascene que l'avâi fè eintre fein et messon.
L'a pardieu prau rido trovâ à lè veindre à n'on
certain monsu de pè Lozena que l'avâi z'u èta
missionnêro pè vè lè Zoulou et que l'ètai reve-
gnâ dein noutron paî. Desâi que, dein clli can-
ton dâi Zoulou, lè dzeîn lâi fasant pas dau bon

fremâdzo et que cein l'avâi dègottâ, l'è mima-
meint por cein que l'avâi fotu lo camp. Et, du
que l'ètai rarrevâ, aselâve li-mimo son fre-
mâdzo, et dâo tot bon, vo lo djuro, vè on cer-
tain Allemand qu'èin fabreqvâve dau tot crâno.

Quand l'è qu'Abram à Bouplliat l'a zu dè-
tserdzi sè fascene, lo monsu missionnêro lâi fâ
dinse que faillâi que vigne tant que dedein po
medzi on bocon et sè repète devant de reparti.
N'a faliu pas lo lâi dere dou coup et lo vaité
âo paillo derrâ à ruppâ aprî lo pan et lo fremâdzo
que lo monsu vegnâi justameint d'apportâ dau
martsî et qu'ètai oncora eintortolhî dein on jour-
nal. Vo pouâide peinsâ se lo trovâve bon, li
que n'avâi rein accotoumâ que sa croûte lomma
que sè maillive dèso lè deint sein sè trossâ. Ne
medzi pardieu pas dau pan et dau fremâdzo,
mâ petoû dau fremâdzo et dau pan, que, ma
fâi ! lo pouôro missionnêro ein ètai tot vergognâo
tant lo regretlâve.

Abram agallâve, agallâve, ein mettâi quasu
on quart de livra pè moce qu'encora on part
de tsaude et lo vilhio pouâvo subyâ son fre-
mâdzo. Quemet faillâi-te fère po lo fère à arretâ ?
Tot dau coup lâi vint onn'idée :

— Accuta-vâi, que lâi dit dinse, vo vu dere
oquie : clli fremâdzo ein vint dâi canton dâi Zou-
lou. L'è bin bon, mâ, se on ein medze trau, vo
z'eimmourte la leinga que cein vo cope la pa-
rola et qu'on pâo pas redere on mot de grand
teimps.

— Pas mojan ! Ah ! l'è on fremâdzo dinse. Eh
bin ! pardonnâ-mè bin, ma vu preindre lo resto
po lo bailli à ma fenna que l'è la pe granta ta-
boussa que lâi ausse.

Se lâive, reintortolhie lo crotson dâi lo papâi,
lo fot dein sa catsetta et s'ein va tot benâise,
tandu que lo vilhio fasâi 'na menâ à fère verî
dau laci.

MARC A LOUIS.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVER-
SELLE contient les articles suivants :

La grève des chemins de fer et les coalitions de fon-
ctionnaires, par J. Stockmar. — La maison du sage. Nou-
velle, par René Morax. — Suisses hors de Suisse. Jean-
Gaspard Schweizer, par Frédéric Barbey. — Hymne au
passé. Poésie, par Adolphe Dulex. — Le Père George Tyr-
rell, 1861-1909, par Marie Dutoit. — Un brave homme. Nou-
velle, par Louis Lefebvre. — Au bord de l'eau, par Benja-
min Vallotton. — Chroniques parisiennes, italienne, russe,
suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin litté-
raire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Cruelle logique.

Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire,
Disait toujours madame Claire.
Or hier, en y pensant, elle est morte, en effet...
Son mari dit qu'elle a bien fait.

De la tête aux pieds. — Je ne comprends pas
que tu portes perruque, ça me dégoûterait de
mettre sur ma tête des cheveux d'une autre
personne.

— Oh ! tu mets bien tes pieds dans des sou-
liers en peau d'un autre veau !

ROULEZ !

CE brave ami Beaupignol, de la 2 du 8, ayant
eu de fâcheux démêlés avec les bettera-
ves et autres chicorées amères, a renoncé
à l'agriculture. Il a postulé un emploi aux
Tramways lausannois. Son aplomp, sa jovialité,
sa mine réjouie lui ont valu d'obtenir le grade
de contrôleur. Un beau matin, coiffé d'une su-
perbe casquette à galons d'argent, le rouleau
aux tickets et la sacoche aux petits sous en ban-
doulière, il prend place à bord de la voiture
n° 3274, ligne de ceinture.

— Et surtout, lui recommande le chef de Dé-
pôt, surveillez le trolley !

— Oh ! pour ce qui s'agit du trolley, vous
pouvez être tranquille. On se surveillera récipro-
quement l'un et l'autre. On est là !

Allègre, la 3274 démarre. A grande allure,
elle roule vers la gare centrale. Beaupignol est
heureux. Tiel joli métier ! Du haut de sa gran-
deur, il contemple d'un air dédaigneux les pié-
tons. Quand même tout de même, faut-il être
rapia pour marcher comme ça à pied sur les
routes !... Brusquement, la voiture stoppe. Des
câbles dégringolent. Des éclairs jaillissent de
toutes parts. Effarés, aveuglés, les passants
cherchent, avec de grands gestes échevelés, à
conjurer le péril.

Très calme, la bouche en cœur, Beaupignol
attend la suite des événements.

Beaupignol. — Ça doit être l'arrêt facultatif !
Mais ties-ce qui z'ont tous à me regarder comme
ça. On dirait pardi qu'on a des cornes ! (Avec
conviction). C'est pourtant pas le cas.

L'inspecteur. — Félicitations ! Pour un début,
c'est réussi ! Pouviez donc pas faire attention à
l'aiguille, s'pèce de tabornnau !

Beaupignol. — Tabornnau vous-même ! Faire
attention à l'aiguille ! Alo, pour qui me prenez
vous ? Je suis pas une couturière, moi !

Un Anglais. — Do you speak english, sir ?

Beaupignol. — Comment que vous dites ?

L'Anglais. — Do you speak english ?

Beaupignol. — Tiesce qui baragouine enco
celui-là ? Montez toujou, citoyen, on veut assez
s'arranger !

L'Anglais. — Stioupide !

Tant bien que mal, la 3274 arrive à St-Fran-
çois. Une jeune et poétique « entravée » s'insi-
nue à l'intérieur.

Beaupignol. — Charrette si ça sent bon !
On dirait du nénupha virgina, et authentique !
Bien le bonjour, madame ! Ça fait donc que com-
me ça vous partez en voyage ?

La dame. — Ça vous intéresse donc, mon
ami ?

Beaupignol. — Mon ami !!! Ce que c'est pour-
tant que d'être robuste et intelligent. (Gra-
cieux.) Dites-vote, madame, sans vous offenser,
y aurait pas des fois moyen de vous accompa-
gner ? Vous êtes bichette comme tout. Moi je
suis veuf... Alo, n'est-ce pas... que des fois
comme qui dirait... Enfin, quoi, vous comprenez...

La dame (amusée). — M'accompagner ? Mais
comment donc ! Seulement, voilà, il faudrait
demander la permission à mon mari. C'est ce
monsieur qui fume un gros cigare, là devant
sur la plateforme...

Beaupignol. — Ah ! vous avez un mari ! Tiel
dommage !... Enfin voilà, qu'y faire ? Evidem-
ment que vous ne pouvez pas vous en débar-
rasser comme ça d'une minute à l'autre... Y
faut prendre patience !

La dame (riant aux éclats). — Est-il possible
d'être aussi bête !

(Riponne. Marché. Chargées de leurs pa-
niers, les ménagères s'élancent à l'assaut de la
voiture.)

Beaupignol. — C'est bon ! c'est bon ! Quand
vous aurez fini de me boustiuler ! Y a rien qui
presse ! Si vous aviez pas tant batoillé, il y a
longtemps que vous seriez chez vous ! Ties-ce
que vous avez là ? Des pommes de terre ! Quand
on a tant de marchandise que ça, on prend
une démenageuse. Que c'est déjà plein d'étran-
gers du dehors à l'intérieur !

Un voyageur. — Qu'est-ce que ce bâtiment,
s'il vous plaît ?

Beaupignol. — Ça, c'est le palais des Rumi-
nants. C'est là qu'ils ont mis Charles-le-Témé-
raire à son retour de Sainte-Hélène.

Autre voyageur. — Signalbahn, gefälligst ?

Beaupignol. — Un Allemand, à présent ! Y
commencent à me la faire, ces lulus ! D'abo,
vous, mettez-vous voi à l'atignement, su la
banquette. Et pis, ne cougnez pas tant, vous au-